LA SITUATION DIPLOMATIQUE

Les Russes achèvent la conquête de l'Arménie. Ils avancent dans la direction d'Erzindjan et obligent ainsi les Turcs à reculer considérablement vers l'ouest leur front défensif. Ils étendent leurs conquêtes le long de la mer Noire vers Trébizonde et ils avancent vers Bagdad et la Mésopotamie. Les Turcs assiègent, il est vrai, les 9,000 ou 10,000 hommes du général Townshend à Kout-el-Amara, mais même si cette vaillante petite garnison ne pouvait pas tenir jusqu'à l'arrivée des troupes de secours britanniques, la Mésopotamie n'en serait pas moins perdue pour l'empire ottoman.

Depuis son entrée dans la guerre, la Turquie assiste à la dislocation de son territoire. Sous la pression de l'Allemagne, elle a cédé aux Bulgares une partie de la Thrace. Mais en revanche, Guillaume II la laisse aux prises avec les Russes et les Anglais qui lui prennent ses provinces d'Asie. Ses maîtres allemands insistent pour lui faire maintenir à proximité des frontières grecques des corps d'armée destinés à aider les Bulgares contre une offensive partant de Salonique. La Turquie elle-même ne reçoit nul secours et elle cherche en vain ce que lui rapporte le pacte si imprudemment scellé. Les jeunes-turcs se sentent désemparés, mais les Allemands les tiennent prisonniers. Ils sont liés par les marchés conclus, et les troupes allemandes restent à Constantinople pour maintenir la Turquie dans son rôle de vassale sans espoir.

La Bulgarie, de son côté, s'effraye de l'impuissance de l'Allemagne à triompher de ses ennemis et elle se demande avec angoisse quelle sera la fin de son aventure. L'armée serbe se concentre à Salonique, cette armée que l'Allemagne et l'Autriche avaient promis de détruire. De grandes forces alliées se constituent sur le Vardar, et à Sofia on n'ignore pas que sans de puissants concours il sera impossible de leur résister. Les conquêtes serbes paraissent dès à présent bien précaires et la réception du prince régent de Serbie à Rome, l'accueil que lui réservent Paris et Londres démontrent aux Bulgares la résolution des alliés d'enlever au Cobourg de Sofia tout le bénéfice de sa trahison. Le malaise croît chez les Prussiens des Balkans. Les complices du kaiser et de François-Joseph appréhendent de s'être fourvoyés!

La Grèce se demande avec inquiétude où sa neutralité la mènera. Les sévices bulgares contre les Grecs de Macédoine irritent la population, et en Roumanie l'armée prend chaque jour plus nettement conscience de sa force et du rôle qu'elle est en mesure de jouer. Dans tout l'Orient, les esprits s'agitent. Salonique, Verdun sont les deux étapes qui ont restauré notre prestige. Il dépend des alliés, en faisant dans les Balkans un judicieux départ entre leurs amis et leurs ennemis, de favoriser cette évolution et de ruiner définitivement l'influence de l'Allemagne au sud du Danube.